Cahiers « Mondes anciens »

Histoire et anthropologie des mondes anciens

2 | 2011

Journées doctorales ANHIMA 2008 et 2009

Conclusion

Alexandru Avram

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/625>

DOI : 10.4000/mondesanciens.625

ISSN : 2107-0199

Éditeur

UMR 8210 Anthropologie et Histoire des Mondes Antiques

Référence électronique

Alexandru Avram, « Conclusion », *Cahiers « Mondes anciens »* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 07 juillet 2011, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mondesanciens/625> ; DOI : 10.4000/mondesanciens.625

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Les *Cahiers « Mondes Anciens »* sont mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Conclusion

Alexandru Avram

- 1 Au terme d'une journée dense et riche en enseignements, m'est revenue la tâche – qui demeure toujours difficile, ce qui ne m'empêche pas de remercier les organisatrices de m'avoir fait cet honneur – de formuler quelques réflexions en guise de conclusion.
- 2 Je remarque tout d'abord avec le plus grand plaisir que les contributions qui nous ont été présentées et qui trouvent maintenant une place plus que méritée dans ce recueil d'actes répondent toutes parfaitement au thème annoncé. Les jeunes docteurs ou doctorants ont en effet traité à la fois de la colonisation grecque (Madalina Dana, Adrian Robu et Julie Delamard) et de la colonisation romaine (Susana Marcos, Caroline Hoerni et Anne-Rose Hošek). La cohérence de la journée devient encore plus remarquable, si l'on tient compte de la distribution géographique des points d'intérêt. En effet, la colonisation grecque est présente par des études consacrées d'une part à l'Occident méditerranéen (Adrian Robu, Julie Delamard), d'autre part à la mer Noire (Madalina Dana), alors que les études portant sur la colonisation romaine privilégient des régions situées plutôt aux confins de l'empire : la Lusitanie (Susana Marcos), l'Afrique du Nord (Caroline Hoerni) et le Poche Orient (Anne-Rose Hošek). Le pourtour de la Méditerranée est ainsi clos.
- 3 Du point de vue chronologique, cette journée nous a permis un parcours qui commence à l'aube de l'époque archaïque, période de fondation des colonies de Sicile, et qui finit vers la fin du Haut-Empire. Presque toutes les étapes intermédiaires y sont représentées. Quant aux sources, dont le traitement croisé a été soit cultivé avec souplesse, soit pour le moins invoqué comme démarche à suivre désormais, si dans la plupart des cas, l'on a privilégié les sources littéraires et/ou épigraphiques, une seule contribution (Julie Delamard) relevant à proprement parler d'une approche archéologique, je constate que tous les intervenants en font un usage nuancé et parviennent à en tirer le maximum. Les sources écrites sont complétées par les monuments archéologiques, alors que l'approche archéologique tient compte, à son tour, des données léguées par les Anciens. S'ajoutent de manière fort heureuse les études reposant sur des cadastres révélés par les photographies aériennes (Susana Marcos) et surtout les approches onomastiques et prosopographiques ayant comme point de départ la distribution territoriale des noms, des tribus et des *gentes*

révélees par les inscriptions. Les monnaies semblent avoir moins attiré l'attention des intervenants, bien qu'une investigation dans ce domaine ait peut-être donné plus de poids à certaines considérations.

- 4 Presque tous les grands problèmes ont été abordés. Pour ce qui concerne la colonisation grecque, je constate que nos jeunes collègues ont parfaitement assimilé les acquis de dernière heure, lesquels changent beaucoup au paradigme légué par la « doctrine » des années 1960-1970. Si, à l'époque, l'installation d'une colonie était vue comme un acte plutôt unitaire, dû à la première vague de colons ayant apporté dans leurs bagages (le célèbre *ambito di partenza*) tout ce que la métropole leur aura enseigné (divisions du corps civique, institutions politiques, cultes, calendrier, etc.) et à l'activité infatigable d'un œciste, lequel aurait tout mis en œuvre dès le début (partage des lots, aménagement de l'espace sacré, etc.), à l'heure qu'il est, l'approche est beaucoup plus nuancée.
- 5 À preuve, entre autres, l'approche nouvelle d'Adrian Robu sur le rôle, souvent négligé dans la littérature plus ancienne, des *époikoi*. L'auteur insiste sur l'hétérogénéité du mouvement mégarien de colonisation, où toute alliance demeure possible à toutes les époques, notamment avec les Corinthiens vus comme possibles *époikoi*. Il soumet à une analyse critique les notions de « projet colonial » et de « réseau ». Un autre problème abordé par cette communication concerne le rôle des familles nobles dans le processus d'installation coloniale et dans la configuration des panthéons des nouvelles fondations.
- 6 Deux autres contributions se proposent de répondre à des questions d'identité et de statuts. La première, celle de Julie Delamard, prend comme étude de cas le sarcophage en Sicile archaïque, « mangeur de chair et marqueur de statut », et démontre le chemin parcouru par les usages funéraire de cette partie du monde colonial : de la grande variété des types de sépulture au moment des fondations à l'adoption du modèle « sarcophagide », ce qui participe au fur et à mesure à la constitution d'un profil culturel propre, autrement dit, d'une certaine identité régionale. Si une telle source est tout à fait pertinente, il ne faut pas non plus négliger les autres données archéologiques (urbanisme, céramiques, etc.) que l'on pourrait un jour verser à ce même dossier et dont le traitement croisé peut également tirer profit des quelques sources littéraires censées jeter quelques éclairages sur la vie des élites coloniales. À son tour, Madalina Dana, à la recherche toujours d'aspects identitaires, cette fois dans la région de la mer Noire, dirige notre attention sur une époque beaucoup plus récente, où l'on assiste, en pleine ambiance culturelle de la Seconde sophistique, à un véritable renouveau identitaire. À l'aide de plusieurs exemples épigraphiques bien choisis et commentés en détail, Madalina Dana démontre à quel point les anciennes colonies de cette région étaient prêtes à invoquer des parentés réelles ou légendaires, afin de s'approprier un passé éloigné et héroïque. À leur tour, les cités fondatrices, telles Milet et Héraclée du Pont, tout en se flattant d'avoir naguère installé des colonies, s'arrogeaient le titre de métropoles au sens ancien du mot, celui de « cités-mères », pour contrecarrer le prestige croissant de certaines villes par ailleurs manifestement plus récentes, mais qui, pour peu qu'elles soient devenues des centres du culte impérial, étaient autorisées à porter le titre de « métropoles ».
- 7 Tout bien considéré, les trois contributions consacrées à la colonisation grecque se constituent en autant de plaidoyers pour ce qui semble être l'une des particularités du monde colonial. Si, à l'origine, la nouvelle fondation était forcément hétérogène, ne fût-ce qu'à penser au caractère composite de ses colons, et cela sans préjudice des vagues supplémentaires et des relations extrêmement complexes que les Grecs entretenaient avec les indigènes, la tendance est vers la constitution d'une identité qui sera ensuite

vivement proclamée par des moyens divers : par rapport à sa métropole dans un premier temps, puis à l'égard des rois hellénistiques et enfin envers les autorités romaines.

- 8 Par contre, dans le cas de la colonisation romaine on a l'impression que l'identité commence à se définir dès le moment de la fondation. Car la mise en place d'une colonie est soigneusement assurée par l'administration romaine : les délimitations, les opérations d'arpentage, les distributions de lots vont de pair avec l'installation en soi. C'est de cette manière que la terre conquise devient un *territorium* structuré. L'étude de Susana Marcos prête une attention particulière à la construction et à l'aménagement de l'espace dans les colonies de Lusitanie, et surtout à *Augusta Emerita*, et tente de répondre entre autres, autant que les sources le permettent, aux questions ayant trait à l'intégration des indigènes et aux rapports liant les cités les unes aux autres. Il est donc toujours question d'une identité pour chaque cité, sauf qu'ici il s'agit en premier lieu du « visage que les Romains ont voulu donner à ces terres conquises ».
- 9 Puisque la colonisation romaine ne se réduit pas, en dépit du lien étymologique strict, aux seules *coloniae*, mais elle concerne également les municipes et même les cités pérégrines, il est normal que l'on s'y attaque. C'est ce que fait Caroline Hoerni en prenant l'exemple des cités africaines, dans lesquelles elle soumet à une analyse aigüe le rôle des femmes. Elle constate dès le début de l'Empire, bien que l'apogée soit atteint à l'époque des Sévères, une présence féminine remarquable dans les cités africaines, que ce soit dans des actes d'évergétisme divers ou dans le flaminicat. Des *matronae* issues des familles les plus illustres ont contribué à implanter dans ces régions éloignées de l'Empire le modèle aristocratique de la femme romaine et ont participé, soit à titre individuel, soit à côté de leurs époux ou de leurs enfants, aux différentes stratégies mises en place par la communauté afin d'obtenir des promotions juridiques et politiques. Voilà donc que si, du point de vue strictement juridique, le « bon citoyen » demeure forcément un homme, les représentations publiques de cet idéal ne reculent point devant l'image de la femme évergète.
- 10 Une dernière contribution nous offre des réflexions sur un autre aspect fondamental de la vie d'une colonie romaine : le rapport avec les sanctuaires à vocation régionale, autant dire la place du religieux dans le tissage territorial d'une colonie. En prenant comme étude de cas Berytus, colonie romaine fondée par Auguste, Anne-Rose Hošek se propose de reconstituer, en dépit des lacunes documentaires auxquelles elle a à se confronter, l'intégration par la communauté des citoyens romains du sanctuaire d'Héliopolis, avant que Septime Sévère ne fonde la colonie du même nom. La conclusion est que Berytus fait plutôt figure de « colonie bicéphale organisée autour du chef-lieu et du grand sanctuaire territorial ».
- 11 Contrôler des territoires, gérer des sanctuaires, intégrer la population indigène, implanter le mode de vie romain, établir des stratégies de promotion juridique, voilà donc quelques aspects des plus importants de la colonisation romaine qui ont été discutés à l'occasion de notre colloque.
- 12 L'appropriation du territoire est certes commune à la colonisation grecque et à la colonisation romaine, ce ne sont que les méthodes qui en font la différence. Dans le premier cas, il s'agit d'une installation qui précède l'appropriation du territoire – avant qu'il ne soit aménagé, il faut d'abord l'occuper, ce qui ne va pas toujours de soi –, alors que dans le deuxième cas, la terre est déjà conquise, elle n'attend qu'à être modulée en *territorium*. Dans tous les deux cas, l'on a affaire à des schémas préconçus : les colons grecs exportent le modèle de la *polis*, ce qui, en parlant d'espace, se traduit par la constitution

d'une *chôra*, alors que les colons romains obéissent à des règles déjà exercées depuis des lustres par leurs *maiores*. Mais les parallèles s'arrêtent là. Car les particularités géographiques, la réaction du monde indigène, les traditions religieuses des lieux, pour ne désigner que les facteurs les plus importants, se constituent en autant de variables dans le long chemin qui aboutit à définir, à travers les espaces partagés, « l'identité » d'une implantation coloniale.

AUTEUR

ALEXANDRU AVRAM

Université du Maine